

Geneviève Daridan

*MM. Le Couteulx et C^{ie}
banquiers à Paris*



Un clan familial dans la crise du XVIII^e siècle

EDITIONS
LOYSEL

020039950

D.L. TOULOUSE

9403539

**MM. Le Couteux et Cie,
banquiers à Paris**

Un clan familial dans la crise du XVIII^e siècle

52

2002 - 9351

1875

1875

MM. Le Conteux et Cie
Banquiers à Paris

Un élan féodal dans la crise du XVIII siècle

1875

1875

Geneviève Daridan

MM. Le Couteulx et Cie, banquiers à Paris

Un clan familial dans la crise du XVIII^e siècle



Éditions Loysel

Je remercie mon mari de m'avoir encouragé si affectueusement et si utilement au long de mon travail en me faisant profiter de ses dons d'historien.

J'exprime également ma gratitude à Philippe Rebeyrol qui a bien voulu relire ce texte et me suggérer des aménagements.

J'adresse, enfin, l'expression de ma profonde reconnaissance au Comte et à la Comtesse Le Couteux de Caumont qui m'ont si généreusement ouvert leurs archives.

© Éditions LOYSEL

35 rue de la Harpe - 75005 Paris

Mise en page : Compos'Yon • Les Sables d'Olonne • 51 23 96 50

N° ISBN : 2-907679-26-0

En couverture : Jean-Barthélémy Le Couteux de Canteleu jeune,
portrait attribué à Jean-Baptiste Greuze, Coll. privée, photo Vincent-Erlé Manuel.

Malmaison

L'été 1773-1774 avait été très dur. Le froid venait de passer, mais était le plus pénible d'hiver. Un vent par la traversée à pied avec le vent fort. Les grands quartiers de neige tombaient sur la capitale. Les bourgeois de la capitale d'un côté et les paysans de l'autre se débattaient en se battant parties d'hiver et à l'été, les paysans, en fait de quel genre de Schœnbrunn dans le nord.

Le printemps n'a été pas agréable qu'on devait d'arrêter, comme qu'on avait été précédemment de la Malmaison pour l'été à Paris, leurs parents, surtout et surtout, et cela pour certains d'aller sur l'occasion de défendre le domaine et pour les autres, d'arrêter les ombres venant d'arrêter de pare.

Il y a deux ans et demi plus tôt, malheureusement en 1771, que Jacques-Jean LeClerc, vicomte de Maloy, a obtenu le comté de Malmaison à la Cour de Paris d'Approuve. Les deux comtes se séparèrent, le comte de Maloy prit de quelle sorte son fils et même famille des autres comtes de Maloy, mais malheureusement finissent, le comte précédent dans Charles Louis de Maloy, vicomte de Malmaison des Deux de Louis XVI. Le comte de Malmaison succédait aux autres comtes de Malmaison, mais pendant les combats qui ont eu lieu pour le régime, Malmaison a été d'un nom évocateur de Malmaison, Malmaison, mais depuis en latin.

Le précédent comte avait à la fin du XVIII siècle, obtenu le grand travail pour transformer cette petite ville en une grande ville.

1. Pour les détails de la bataille de Malmaison, voir l'ouvrage de J. de Malmaison, Malmaison, 1799.

1875

L'hiver 1775-1776 avait été très dur. La Seine charriait des glaçons, puis elle se prit presque entièrement. On aurait pu la traverser à pied sous le Pont-Neuf. Une grande quantité de neige tomba sur la région parisienne, occasionnant beaucoup de misère d'un côté et de plaisir de l'autre. Autour de Versailles on se mit aux parties de traîneau « à l'autrichienne », car tout ce qui venait de Schönbrunn était à la mode.

Le printemps n'a fait son apparition qu'au début d'avril, moment qu'ont choisi les propriétaires de la Malmaison pour inviter à Rueil leurs parents parisiens et normands : ce sera pour certains d'entre eux l'occasion de découvrir le domaine et, pour les autres, d'admirer les embellissements récents du parc.

Il y a cinq ans et deux mois très exactement, ce 23 avril 1776, que Jacques-Jean Le Couteulx, sire du Molay, a acheté le château et ses terres¹ à la veuve d'Henri d'Aguesseau, fils du chancelier. Auparavant, la maison était restée près de quatre cents ans dans une même famille aux noms changeants du fait des successions féminines, le dernier propriétaire étant Charles-Louis Barentin, futur garde des Sceaux de Louis XVI. L'histoire de la Malmaison remontait aux siècles troubles des invasions normandes et des combats qui ensanglantaient la région. D'où peut-être l'étymologie d'un nom évoquant de mauvais présages : Malmaison, *mala domus* en latin.

Le président Barentin avait, à la fin du XVII^e siècle, réalisé de grands travaux pour transformer cette gentilhommière assez simple,

1. Pour 180 000 livres, et les meubles pour 40 000 (1 livre tournois = 1 franc or d'avant 1914).

entourée d'un important domaine agricole, en petit château dont les appartements conserveraient dans l'avenir la même disposition : la plus grande partie du rez-de-chaussée réservée à la réception - salon, salle de billard, vestibule et salle à manger - et à l'appartement de Madame ; celui de Monsieur étant à l'étage¹.

C'est une demeure élégante dans un parc, retracé au début du XVIII^e siècle, où la pente naturelle du ruisseau est utilisée pour créer plusieurs pièces d'eau. Peut-on imaginer une propriété de campagne plus plaisante et plus commode pour un banquier dont les affaires se traitent à Paris, mais aussi à Versailles ?

Jacques-Jean Le Couteulx est également propriétaire d'un château en Haute Normandie, Le Molay, que son père avait acheté au duc de Chaulnes en 1757. Il y passe une partie de l'été. Mais il lui fallait, à proximité de la banque, une villégiature plus facilement accessible où il puisse avoir table ouverte, à l'instar des plus puissants financiers et manieurs d'argent du moment.

Jacques-Jean était revenu de Cadix, où il avait fait ses premières armes de négociant dans la filiale de la maison parisienne, peu avant la mort de son père, en 1768. Il avait hérité d'une belle fortune et de la direction de la maison de banque. L'année suivante, il épousait sa cousine, Geneviève-Sophie Le Couteulx de La Noraye.

L'habitude des mariages endogamiques se perpétuait depuis fort longtemps chez les Le Couteulx et s'expliquait en partie par la structure purement familiale de leur groupe. En l'occurrence, l'union de Jacques-Jean et de Sophie ressemblait à une histoire d'amour.

Sophie était à l'époque une très jolie fille au teint laiteux, aux cheveux crêpés tirant sur le roux, aux yeux largement découpés et éclairés de gaieté. Elle avait l'éclat d'une enfant d'août, vive, qui aimait briller. Petit à petit sa beauté s'affine. La taille bien prise, l'allure élégante, elle jette sur le monde un regard conquérant. Grand, fort, la tête un peu engoncée dans les épaules, son mari ne peut passer

1. Bernard Chevallier, *Malmaison, château et domaine des origines à 1904*, éditions de la Réunion des Musées Nationaux, 1989.

pour un bel homme. La silhouette est lourde, le verbe haut. Mais à trente-six ans, c'est un praticien de réputation internationale. Il arbore l'assurance de ceux qui ont derrière eux une longue tradition de succès. On lui connaît une faiblesse et une passion : la première est son goût immodéré pour les jolies femmes. Quelque temps satisfait par la sienne, l'infidélité venant avec l'âge et l'habitude, Jacques-Jean n'en continuera pas moins à combler son épouse d'égards et à mettre en valeur une beauté et un charme qui flattent sa vanité.

Les affaires sont sa passion véritable. S'il feint de mépriser l'argent, c'est qu'il en a beaucoup. Il sait le dépenser en esthète. Nouveau propriétaire de la Malmaison, il a aussitôt entrepris des travaux d'aménagement du parc et de la demeure. Quelques années plus tard, il la dotera de deux courtes ailes sur la cour.

Jacques-Jean, qui porte en miroir le prénom du rêveur solitaire, apprécie l'irrégularité des parcs à l'anglaise. Finis les jardins « au cordeau » tels que les concevait Le Nôtre. Il faut des ruines, des rochers, des torrents et, puisque le domaine possède une ferme et sa laiterie, on laissera paître les moutons sur les prés, au-delà de la rivière.

Désormais, après cinq ans de travaux exécutés par le célèbre paysagiste Morel, le ruisseau serpente devant la maison à la place des jardins à la française. On a aménagé deux petites îles. Tout ceci est du plus heureux effet. Jacques-Jean a fait venir des arbres rares, planter des essences inconnues dans la région. La mode est aux « fabriques. » On a construit sur une hauteur du parc une tour carrée de quatre étages, dont le dernier est une sorte de belvédère coiffé d'un lanternon. On y domine le moutonnement des bois, le paysage redessiné des soixante-quinze arpents du parc¹. Au premier étage, un cabinet d'histoire naturelle : dans les vitrines sont conservés des insectes rares, de beaux plumages, des coquillages joliment ourlés que le banquier et sa femme collectionnent. Dix grands pots à feu en fonte et cinquante vases de faïence contribuent à la décoration du parc. Jacques-Jean et Sophie se sont empressés de remettre au goût du jour

1. Auxquels s'ajoutent 387 arpents de terre.

la maison et son mobilier. Celui-ci a d'ailleurs été largement renouvelé. Presque tous les meubles sont en acajou, ce merveilleux bois dur que rapportent en guise de lest les bateaux qui reviennent des Indes occidentales ou d'Afrique. Les sièges qui ne sont pas en acajou sont en bois peint, les murs sont tendus de toile de Jouy ou de papier décoré. Le confort est assuré par des poêles de faïence surmontés de vases antiques ou de statues. Les chambres, au premier et au second étage, permettent d'accueillir nombre d'invités et de loger une importante domesticité. Elles sont toutes pourvues de garde-robes dont l'une offre la commodité d'une baignoire.

Sophie s'est attachée à décorer son appartement avec un soin tout particulier. La chambre à coucher est peinte en vert, sa couleur favorite. Le lit à la polonaise, les rideaux et les sièges sont recouverts de mousseline rayée. La pièce communique avec un ravissant boudoir ovale décoré de douze panneaux de glace. Un second boudoir sert de bibliothèque et de bureau¹.

Très ancienne famille marchande que celle des propriétaires de la Malmaison : au XV^e siècle on la trouve à Yvetot et au début du XVI^e à Rouen, à l'époque capitale maritime du royaume, où elle fonde une maison qui se consacre aux opérations commerciales et à l'armement. Il existe alors de nombreux contrats entre les marchands rouennais, bailleurs de fonds, et les marins destinés aux expéditions lointaines. Un des grands ancêtres de la famille est anobli en 1505 pour avoir « commercé chez les nations les plus éloignées ». C'est ce Jean Le Couteulx qui assura, dit-on, les navires de Jean Ango, le célèbre armateur de Dieppe². Lorsque Champlain lança son expédition en 1613, trois de ses quatre bâtiments partis de Honfleur furent gréés à Rouen par la maison Le Couteulx.

Deux frères, Daniel et Jacques Le Couteulx, établirent au début du XVII^e siècle, un commerce à Paris, rue de la Grande-Truanderie. À la génération suivante leur neveu, Antoine Le Couteulx, y ajoutait, vers 1670, une banque. Cette nouvelle orientation des négociants

1. Bernard Chevallier, *op. cit.*, « État descriptif du mobilier de la Malmaison en 1799 ».

2. Fonds Vanier, 8 F 7, Archives départementales de Rouen.

normands allait être décisive pour l'ascension de leur groupe. Leur maison s'installait ensuite rue Bon-Conseil avant d'acquérir, rue Montorgueil, à l'aube du XVIII^e siècle, une grande notoriété¹. En 1722, les maisons de Paris et de Rouen ouvraient une filiale à Cadix. Dès lors, les trois établissements se prêtèrent main forte, tout en maintenant une division du travail qui leur permettait de jouer sur de nombreux registres.

Le dernier quart du siècle va être, pour le groupe, la période d'activité la plus intense. Le comptoir de Cadix lui permet de bénéficier largement des échanges avec l'empire colonial espagnol. À Paris, Le Couteulx et Cie est devenu, à la fin du règne de Louis XV, l'une des trois plus solides maisons de la capitale, à égalité avec Tourton et Baur, et Thellusson Necker.

Première par ordre d'ancienneté et de longévité, devançant de plusieurs décades la banque protestante Mallet établie en 1713, la maison Le Couteulx traversera le siècle sans éclipse. Elle a pour caractéristique d'être catholique et strictement familiale. Les chefs de l'établissement rouennais, négociants et armateurs pour les deux Indes, occupent pendant deux siècles à tour de rôle d'importantes fonctions municipales. Tous les membres de la famille ne se consacrent d'ailleurs pas au commerce : certains d'entre eux sont avocats, conseillers au parlement de Normandie, ou achètent des charges de secrétaires du roi. Les dirigeants de la banque parisienne se voient offrir des emplois à la Cour. Une concertation continue existe entre les uns et les autres, ce qui favorise la cohésion et l'enrichissement des stratégies. À Cadix, la conduite des affaires est assurée par les futurs chefs des maisons de Rouen et de Paris qui font pendant plusieurs années leur apprentissage dans ce grand centre de commerce colonial.

Le prétexte de la réunion qui va se tenir à la Malmaison en cette fin d'avril est justement le départ pour Cadix de l'un des benjamins

1. Lettre du sieur de Bois Guilbert, lieutenant à Rouen, au contrôleur des finances Desmarests le 21 juillet 1704 : « Les sieurs Le Couteulx, la plus fameuse banque de France dans le moment. » Archives de famille.

de la famille, Louis Le Couteulx de Caumont. Son père appartient à une branche issue d'un Guillaume, « marchand bourgeois de la ville de Rouen » où il s'était établi vers le début du XVII^e siècle.

François-Leonor Le Couteulx, dont le fils a fait suivre son patronyme du nom d'une de leurs terres¹, a des allures de patriarche bien qu'il n'ait pas dépassé la cinquantaine. Anobli en même temps que son frère, le sire des Muttes, en 1764, il a exercé la profession d'avocat avant de devenir procureur général au Parlement de Rouen. Tandis que son frère faisait carrière dans la banque, il n'y a joué aucun rôle. Mais il s'est fait un devoir de venir présenter son fils Louis qui, refusant de suivre ses traces dans la magistrature, est destiné par la famille à prendre sa place dans les affaires.

Pour mettre en selle le jeune homme que l'on ne connaît guère à Paris, deux de ses oncles sont venus de la capitale normande. Le plus âgé, Antoine-Louis Le Couteulx, approche la soixantaine. Il a marqué de sa forte personnalité la filiale de Cadix qu'il a longtemps dirigée avant de mener de main de maître la maison de commerce rouennaise tout en occupant les fonctions de maire de la ville. Son fructueux séjour en Espagne, les amitiés qu'il y a liées, l'ont fait surnommer « Don Luis². »

Le second, Antoine Le Couteulx, sire de Verclives, vient d'atteindre cinquante-quatre ans. Devenu, après son cousin Antoine, premier magistrat de Rouen en 1773, il va bientôt quitter la charge qu'il cumule avec ses fonctions de chef de la maison de commerce. La vie ne l'a pas ménagé : il a perdu deux épouses. La troisième est une Le Couteulx. Sur le chemin de Rueil, il a fait halte au Mesnil-Verclives, un élégant château de brique et de pierre, acquis en 1768 et situé en bordure de la forêt de Lyons.

Le doyen de la famille, Barthélémy Thomas, ne sera pas du voyage. Non qu'il soit trop âgé pour se déplacer : à soixante-deux ans

1. « Sieur de Caumont, ainsi nommé à cause d'une ferme située en la paroisse de ce nom ». Généalogie historique de la famille de Messieurs Le Couteulx, rédigée en 1785. Archives de famille.

2. Antoine Louis Le Couteulx, Écuyer, sire d'Hacqueville, Richeville et autres lieux. Il est le frère du « Président ».

il est encore très vert. Mais, chef incontesté du clan, il n'est consulté par les siens que dans les grandes occasions. On l'appelle « le Président » car il remplit les fonctions de premier président de la Cour des Comptes, Aides et Finances de Normandie. Par contre son fils, Jean-Barthélémy, est attendu à la Malmaison.

A trente ans, celui-ci a déjà fait preuve d'exceptionnelles qualités de négociant et d'administrateur, que ce soit à Cadix, aux côtés de Jacques-Jean du Molay en 1766, puis en responsable du comptoir andalou, ou à Rouen, où il est l'associé de Verclives. Grand, élancé, le front haut, le nez un peu busqué, il ne manque pas d'allure. Il a épousé tout récemment sa cousine Anne, fille d'un premier mariage de Verclives¹. De vaste culture et disciple de Rousseau, Jean-Barthélémy tempère, grâce à son rude bon sens et son pragmatisme bien normand, des penchants idéologiques qu'il partage avec nombre de ses contemporains.

La réunion de famille qui se tient à la Malmaison n'a pas le caractère très professionnel des assemblées qui regroupent annuellement les dirigeants des deux firmes dans une maison possédée en commun et située près de Vernon, à mi-chemin de Rouen et de Paris. « Là sont apportés tous les registres des établissements », précise Pierre-Nicolas Berryer, qui sera l'ami et l'avocat des Le Couteux pendant un quart de siècle². On y procède à l'inventaire, on harmonise les stratégies mais les affaires purement familiales ne sont pas exclues de la discussion. Dans ce clan aux structures patriarcales, les prises de décision sont collectives. On gère en commun les unions proposées pour les filles comme les projets d'avenir des garçons, les plus brillants étant destinés à faire carrière dans le négoce ou la banque.

En ce mois d'avril 1776, Jacques-Jean du Molay et son épouse songent surtout à offrir à leurs parents une hospitalité raffinée dans le cadre d'une demeure rénovée. Mais le maître de maison se propose

1. Par l'un de ces imbroglios dont la famille est coutumière, Jean-Barthélémy est le gendre de Verclives, dont il a épousé la fille, et son beau-frère puisque Antoine de Verclives a convolé, en troisièmes noces, avec la sœur de son associé.
2. Pierre-Nicolas Berryer, *Souvenirs de M. Berryer, doyen des avocats de Paris (1774-1838)*.

aussi d'évoquer politique, conjoncture, finance, toutes les affaires d'un monde en pleine effervescence.

Quoique de taille moyenne, la Malmaison est assez spacieuse pour accueillir tout le monde. Au près du château s'élève un bâtiment qui a été aménagé pour servir de pied-à-terre aux propriétaires lorsqu'ils ne font que passer rapidement. On y logera les enfants. Ainsi seront représentées trois générations de cette lignée prolifique qui ne compte pas moins de treize branches¹.

Déjà les jours allongent et il reste suffisamment de lumière pour que le salon turc fasse grand effet sur les invités. Sophie a choisi pour les murs des papiers décorés d'arabesques et fait recouvrir les canapés de nankin couleur puce. Des pentes de forme turque encadrent les rideaux de gaze brochée. Le grand salon voisin est éclairé de deux croisées donnant sur le jardin. Des voyeuses, fauteuils et chaises en acajou, tapissés de maroquin vert, des bergères et des canapés garnis de soie de même couleur rappellent les préférences de la maîtresse de maison ; un paravent en papier de Chine, une table de tric trac, des meubles d'acajou rehaussé de bronze doré complètent la décoration de la pièce qu'égaie un grand trumeau de glace au-dessus de la cheminée².

Les parents venus de Normandie admirent en connaisseurs les aménagements de la Malmaison. A Rouen ils possèdent deux vastes hôtels, l'un rue de l'Épicerie où vivent Jean-Barthélémy et son épouse, l'autre rue aux Ours, non loin de la cathédrale et à deux pas de la paroisse Saint-Pierre-du-Chatel. C'est là que se succèdent les Verclives, les « Antoinnes », comme on les appelle, car ils portent le nom de père en fils. Construite en colombages la demeure, qui a grande allure, est composée de quatre corps de bâtiments et de deux cours intérieures. Une partie du rez-de-chaussée est à l'usage de « comptoirs » et sert de siège à la maison de commerce.

1. Les des Muttés et les Caumont, issus de Guillaume Le Couteux - 1571-1650 - les La Noraye, et Canteleu d'une part, les du Molay de l'autre, issus de deux frères, Barthélémy et Jean-Étienne, tous deux anoblis en 1756 ; les Verclives, les Marinval, Bourseville, des Aubries, Puyvallée, Froissy, Provendieu, Vertron. Seules les trois premières branches seront associées aux activités de la banque, de la maison de Rouen et de celle de Cadix au XVIII^e siècle.

2. Bernard Chevallier, *Malmaison*, *op. cit.*

La vie de grande bourgeoise qu'y mène Aimée de Verclives se déroule dans un décor sans doute moins au goût du jour que celui de la Malmaison. Il est cependant raffiné. Presque tous les appartements sont lambrissés et fastueusement décorés. Les mécènes que sont les Le Couteux possèdent de fort belles peintures : leur dernier achat est un grand sujet floral de Bellanger, critiqué par Diderot lors de son exposition au salon de 1775, mais qui est du meilleur effet. Férés de peinture et de musique, les Le Couteux ont, au milieu du siècle, ouvert une partie de leurs magasins pour y installer la première école gratuite de dessin créée en France¹.

Pendant que les dames admirent l'aménagement des salons, les hommes se sont installés dans la grande bibliothèque, autour d'un poêle en faïence. La conversation prend un tour politique. On évoque le jeune roi de vingt ans sur lequel se fondent tant d'espairs après la fin pénible du souverain précédent. Louis XVI ne rappelle en rien ses prédécesseurs et tient plutôt de ses aïeux saxons ou polonais. Aux fastes de la Cour, il semble préférer la pratique de mœurs simples et d'une vertu paisible. En dehors des courtisans, rares sont ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher. Antoine de Verclives est l'un d'eux. On le presse de raconter l'audience dans ses détails.

Elle avait eu lieu quelques mois plus tôt, en décembre 1775. Le maire de Rouen s'était rendu à Versailles, en compagnie de ses échevins, pour apporter au roi, à l'occasion de son avènement récent, les hommages de la grande cité normande. La délégation fut reçue par le maréchal d'Harcourt, puis par Monseigneur de La Roche-foucauld².

L'entrevue se déroula le 26 décembre. M. de Nantouillet, maître des cérémonies, accueillit la députation dans la salle du Conseil. À midi et demi, avant la messe du roi, le cortège s'ébranlait, traversait la cour d'honneur où s'engouffrait un vent glacé, montait l'escalier de marbre, le maire de Rouen toujours en tête dans sa robe rouge

1. *La Révolution en Haute Normandie 1789-1802*, Comité régional d'histoire de la Révolution, éditions P'tit Normand.

2. Journal du voyage fait à Versailles par une délégation d'échevins de Rouen à l'occasion de l'avènement de Louis XVI. Archives de famille.

d'apparat. Ce fut le duc d'Harcourt qui introduisit les notables rouennais dans la chambre de parade du roi.

Antoine de Verclives raconte l'audience en détail : comment il assura le souverain de la fidélité des habitants de la cité normande, le remercia des secours accordés récemment aux indigents et formula le souhait que sa ville fût un jour honorée par l'Auguste Présence. Le maire de Rouen ne pouvait imaginer que son vœu serait exaucé ni que, dix ans plus tard, un autre Le Couteulx accueillerait Louis XVI lorsqu'il accomplirait en Normandie l'unique voyage de son règne.

Que pensait le roi, ce grand jeune homme déjà empâté, qui contemplait son interlocuteur avec un doux regard de myope, le maintien à la fois digne et embarrassé ?

« Je connais le zèle et la fidélité de ma ville de Rouen », répondit-il après un silence. « Elle peut compter sur ma protection. »

L'entrevue était terminée. Le roi se découvrit pendant les révérences que la délégation exécutait à reculons. Verclives garde un souvenir ébloui de la reine qui reçut ensuite les échevins au milieu d'une nuée de dames. Rien de plus ravissant que l'ovale long de son visage, « particulier à la nation autrichienne », ou que son teint, « nacré comme de la porcelaine. » Mais il se souvient d'avoir été frappé par la froideur de la souveraine qui ne répondit à son compliment que par un imperceptible signe de tête.

Au retour de cette mémorable audience, les Rouennais profitèrent à Gaillon de l'hospitalité fastueuse que leur offrit Monseigneur de La Rochefoucauld. Ils passèrent la dernière nuit de l'année chez le cardinal-archevêque avant de regagner leur ville.

Comme beaucoup de personnes de son âge, Verclives voue au souverain une affection quasi-paternelle. À la mort de Louis XV on avait été préoccupé de voir accéder au trône un dauphin si jeune et si étranger aux affaires. Ses sujets se montraient d'autant plus indulgents qu'il semblait démuné. On se souvenait de sa dure enfance et du peu d'égards que lui manifestait son grand-père, jadis bien-aimé, aujourd'hui détesté. Très vite il montra qu'il existait. On le crut décidé à entreprendre les changements que tous appelaient de leurs vœux. L'optimisme était devenu général en ce début de règne.

Pour les négociants et banquiers réunis à la Malmaison, le premier sujet d'intérêt est la politique de réformes mise en œuvre par le contrôleur général des Finances. Ami des physiocrates, de Condorcet et de Pierre-Samuel Dupont, Turgot a parfaitement compris la nécessité de profondes transformations dans les domaines de la finance et de l'économie, la refonte de la fiscalité étant l'un de ses premiers objectifs. Les commentaires vont bon train sur les mesures, arrachées par le roi en lit de justice, le mardi 12 mars, auxquelles s'opposent les grands et les parlements.

Laissera-t-on au contrôleur général le temps de mener à bien ses « réformations » ? Les avis sont partagés. Du Molay est un fervent partisan de Turgot et ne cache pas sa sympathie pour ce ministre passionné de bien public, qui a naguère contribué à l'Encyclopédie. Le banquier porte à son crédit l'œuvre d'assainissement à laquelle ce grand serviteur de l'État s'est consacré pour transformer le royaume en une nation moderne. Mais pragmatiques avant tout, les Le Couteulx ne se prononcent pas sur le bien-fondé des théories prônées par les amis de Turgot : ils ont tendance à se défier des physiocrates et ne retiennent de leur doctrine que la recherche de l'efficacité.

Sur les affaires d'Amérique, autre grand sujet du jour, ils s'accordent à penser que les colonies anglaises sont perdues pour la métropole. Un pamphlet vient de paraître à Londres qui excite la curiosité et dont on ne connaît pas l'auteur. Se référant au *Common sense* - c'est d'ailleurs le titre de l'ouvrage¹ - il affirme que rien n'est plus absurde qu'un continent gouverné par une île. Jamais encore la Couronne d'Angleterre n'a été attaquée aussi durement. Le propriétaire de la Malmaison, qui a pris connaissance de ce texte violent pendant l'un de ses fréquents voyages à Londres, le compare au libelle plus nuancé, plus littéraire mais non moins courageux qui circule partout en France : *La Paix et la guerre* est un plaidoyer

1. Il s'agit du pamphlet de Thomas Paine, *Common sense*, publié anonymement et qui connaît un succès foudroyant à Londres et bientôt à Paris où il sera traduit en mai 1776.

vibrant de Beaumarchais en faveur des Américains. On dit qu'il a fait grande impression sur Vergennes qui serait tout prêt à soutenir l'indépendance des « insurgents ».

Mais une guerre est-elle envisageable ? Le mauvais état des finances, l'énormité du déficit font dire à Turgot que les ressources de la France ne permettent pas un tel engagement. Les négociants de Rouen et de Cadix craignent d'avoir tout à perdre dans l'éventualité d'un conflit naval. Plus du quart du commerce de la France n'est-il pas orienté vers les « isles » d'Amérique ?

Le jeune Louis de Caumont, qui se prépare à partir pour Cadix, affirme avec une belle assurance que la France doit jouer la carte de l'indépendance américaine. Il y voit une occasion unique de se faire d'utiles alliés et plaide avec une éloquence juvénile la cause de ce nouveau monde qui enchante son esprit aventureux et de ces colonies dont le désir de liberté provoque la sympathie de ses compatriotes.

C'est dans un contexte très favorable aux affaires, mais difficile en ce qui concerne les relations des communautés française et espagnole à Cadix, que Louis arrivera dans le port andalou où il fera son apprentissage sous la houlette de deux de ses cousins, Jean-Louis et Laurent Le Couteulx de La Noraye¹. L'aîné, Jean-Louis, depuis quelques années responsable de la filiale, est destiné à devenir co-gérant de la banque parisienne. Il sera remplacé par son frère Laurent qui a débuté à Cadix, à l'âge de dix-huit ans, auprès de son cousin Jean-Barthélémy. Ainsi les carrières s'élaborent-elles savamment à l'intérieur du groupe.

Il faut près de deux semaines, dans les meilleurs délais, pour recevoir des nouvelles de cette extrémité de l'Europe où se traitent les affaires avec l'Espagne et son empire. Une lettre récemment parvenue à Jacques-Jean du Molay annonce l'arrivée à Cadix du nouveau consul, Montgelas, en qui ses compatriotes mettent d'autant plus

1. Barthélémy Jean-Louis et Laurent-Vincent Le Couteulx de La Noraye sont les fils de Jean-Jacques Vincent qui a été co-gérant de la banque parisienne jusqu'à sa mort prématurée en 1765. La branche Le Couteulx de La Noraye est établie à Paris depuis une génération. Barthélémy Jean-Louis et Laurent-Vincent ont pour sœur Geneviève-Sophie, qui a épousé Jacques-Jean Le Couteulx du Molay.

d'espoir que les mesures discriminatoires pleuvent à leur rencontre. Dans la course à l'expansion qui se joue entre la France et l'Espagne, celle-ci se défend pied à pied contre sa puissante voisine, deux fois et demi plus peuplée, et qu'elle redoute de voir profiter exagérément du fructueux commerce hispano-américain.

Tout ceci inquiète Montgelas qui, dans ses lettres à Sartine, ministre de la marine et des colonies, dont il dépend, trace un tableau pessimiste de la situation. « L'Espagne cherche à naturaliser les riches commerçants français et à mettre tous les étrangers à la porte. Si nous ne réagissons pas, tout le commerce des toiles et des laines passera aux fabriques anglaises¹ », écrit le consul. Entre autres vexations, les Français de Cadix n'ont droit à la possession d'une maison que s'ils deviennent sujets espagnols, ce qui suppose vivre chez l'habitant, solution peu pratique que l'on s'efforce de tourner. De plus, en leur accordant avec une feinte générosité l'égalité de traitement avec ses nationaux, l'Espagne interdit aux étrangers tout accès aux privilèges dont ils rêvent.

Les craintes du diplomate sont teintées d'optimisme car il pense que l'Espagne n'est plus une puissance à redouter. Affirmation prématurée car le royaume de Charles III connaît alors une phase d'expansion, ce qui le conduit à secouer une tutelle étrangère dont il ne peut cependant se passer.

Brossée par les hôtes de la Malmaison, l'esquisse de la situation que Louis de Caumont trouvera lors de son arrivée à Cadix est donc nuancée. Suivent les exhortations de son père devant la famille réunie : « Quel désagrément pour vous-même et pour nous si vos oncles venaient à perdre les grandes espérances qu'ils ont en vous... » À ces recommandations succèdent les conseils moraux sur l'attitude à adopter envers les femmes qu'on dit fort aguichantes en Andalousie. Sans doute l'avertissement n'est-il pas fortuit car le bruit s'est répandu dans la famille des amours espagnoles de Laurent de La Noraye. « Sachez que je n'approuverai jamais un mariage fait sans mon consentement² », conclut le père de Louis.

1. Lettre de Montgelas au ministre Sartine citée dans une étude anonyme faite sur « La Nation française de Cadix ». Archives de famille.

2. Archives de famille.

L'entretien sur la maison de Cadix ayant pris fin, Jacques-Jean du Molay aborde un sujet qui est alors le centre d'intérêt du monde des affaires : il s'agit de la création d'un organisme financier dont l'Écossais Clouard et le Vaudois Panchaud, banquier à Paris, ont eu l'idée et à laquelle Beaumarchais prête la plus grande attention. Le nouvel établissement émettra des billets remboursables à trois mois qui permettront de gonfler la masse monétaire. De plus, il stimulera la production par une politique de crédit à bon marché en escomptant les lettres de change à un taux d'intérêt qui ne dépassera pas 4 % l'an. Il recevra des dépôts et effectuera des paiements pour les particuliers qui s'y feront ouvrir un compte. Mais ce qui importe surtout, aux yeux de Turgot, c'est que cette banque privée procurera à l'État un crédit de dix millions de livres.

Beaumarchais a défendu le projet auprès de Maurepas et a su triompher de ses objections. Le contrôleur général Turgot s'est aussitôt rallié « à cette révolution si favorable ». La création de cette institution, qui portera le nom de « Caisse d'escompte », a été autorisée par arrêt du Conseil du 24 mars 1776. La caisse doit commencer ses opérations le 1^{er} juin de la même année et sera dirigée par sept administrateurs.

L'un de ces postes vient d'être proposé à Jacques-Jean du Molay. Il souhaite fournir à ses associés des maisons de Paris et de Rouen tous les éléments leur permettant d'approuver une décision qui n'est pas encore définitive. Indépendante du Trésor et de la Finance officielle, la Caisse, leur explique-t-il, sera « occupée du commerce des matières (d'or et d'argent). Cette branche pourrait devenir considérable et très utile pour notre maison de Cadix¹ ».

La banque Le Couteulx exerce déjà, à l'époque, les fonctions d'une banque contemporaine : dépôts de fonds, escompte, avances sur titres, crédit à découvert, négoce des lettres de change. Mais parmi leurs soixante-dix confrères connus à Paris, ses dirigeants ont une spécialité : ils sont les principaux importateurs de l'argent-métal

1. D'après une lettre de Jacques-Jean Le Couteulx du Molay à son cousin Jean-Barthélémy datée du 5 mai 1776. Archives de famille.

espagnol qui alimente les hôtels des Monnaies. D'où l'intérêt que pourrait représenter pour eux la nouvelle institution.

Chacun estime la proposition qui a été faite à Jacques-Jean du Molay flatteuse et bénéfique pour l'avenir du groupe. L'intéressé se fait néanmoins prier. C'est un homme occupé. Outre ses responsabilités professionnelles, il doit gérer une fortune considérable. Ses deux propriétés du Molay et de la Malmaison, son hôtel de la rue Chantereine à Paris, ses voyages à Amsterdam et à Londres, la place qu'il tient dans la société et le soin qu'il prend d'y faire bonne figure, tout ceci lui laisse peu de loisirs... Or c'est un homme qui aime prendre le temps de bien vivre.

« Je n'aime point tout ce qui gêne, avoue-t-il à ses cousins. Je serais cependant tout prêt à accepter cette charge, à faire ce sacrifice, pour le bien de notre maison¹. »

La décision définitive sera prise quelques jours plus tard lorsque le « président » Le Couteulx, que du Molay appelle parfois « notre vénérable », aura tranché en faveur d'un poste dont l'avenir révélera l'importance.

À la fin d'une soirée qui s'achève tardivement, Jacques-Jean et Sophie promettent à leurs hôtes, pour le lendemain, la découverte du parc nouvellement aménagé.

La partie sud de la propriété, plantée de bois, conserve encore à peu près le tracé ancien avec ses pattes d'oie et ses allées rectilignes. On va y découvrir le belvédère et s'émerveiller du cabinet d'histoire naturelle. Au nord se situe le jardin potager avec ses six bassins ; plus près du château, sur le chemin du retour, on visitera l'orangerie, encore garnie de ses arbustes parfumés, la serre, les écuries, la bergerie et la vacherie. La Malmaison est une exploitation prospère avec ses troupeaux et son importante basse-cour. On peut y vivre en économie fermée en consommant les laitages, fromages, légumes et volailles, tous les produits frais et savoureux de la ferme. Les terres sont excellentes : on y cultive une vigne dont on peut tirer jusqu'à

1. Lettre citée du 5 mai 1776.

douze pièces de vin. Jean Lhuillier, le jeune régisseur du domaine, fait les honneurs de la cave avec beaucoup d'esprit.

Il a ménagé pour la fin une promenade en barque sur la rivière, ce qui permettra d'admirer, le long des berges, les arbustes en bourgeons et les plantations récentes dont il est fier. Sur les petites îles, des hydrangeas importés d'Angleterre promettent une abondante floraison. Des cygnes glissent autour des embarcations qui emportent cette famille heureuse vers des lendemains que chacun pare des couleurs de son espoir.

Cadix

1872

Parcourir l'Espagne en 1776 n'était pas un simple voyage, mais une aventure pleine de découvertes surprenantes qui assurait à un jeune Français un total dépaysement. Tout habitué qu'il fût aux routes cahotantes de son pays, Louis de Caumont trouva incroyablement rudes et mal entretenues celles qu'empruntait le coche à six chevaux en soulevant des nuages de poussière. Les clochettes accrochées au harnais tintaient tout au long du trajet, favorisant la somnolence. Lorsqu'on parvenait à l'auberge, il fallait lutter toute la nuit contre les moustiques et la vermine. Les tenanciers avaient une allure patibulaire qui n'était pas faite pour rassurer le voyageur isolé. Être bien mis ou paraître nanti était déconseillé. C'était à coup sûr attirer les bandits avec lesquels l'aubergiste avait de solides connivences.

Louis, qui avait un goût secret pour la mer, eut préféré voyager sur l'un des bâtiments marchands qu'armait la maison Le Couteulx et qui faisaient voile pour Cadix. Mais son père tenait à le voir se familiariser rapidement avec le pays où il allait vivre et en découvrir tous les aspects - paysages, mœurs, et bien sûr la langue, indispensable aux connaissances du futur négociant. Lisant aussi couramment l'anglais que l'espagnol, les Le Couteulx estimaient que la pratique des pays étrangers - Angleterre, Hollande, mais surtout l'Espagne où se déroulait une part essentielle de leurs activités - leur permettait d'être largement ouverts aux courants du monde.

À Madrid, Louis fit une visite de courtoisie à l'ambassadeur de France, le marquis d'Ossun, et lui remit les lettres d'introduction dont ses oncles l'avaient pourvu. La Cour d'Espagne s'apprêtait à changer de résidence pour l'été mais l'ambassadeur ne pouvait la suivre

comme il se devait de le faire, car l'arrivée du duc de Chartres¹ était annoncée. Le jeune prince allait se rendre à Cadix et le diplomate chargea Louis de mille recommandations pour que l'accueil de ses compatriotes soit à la hauteur de l'événement.

De nombreux hommes d'affaires français étaient établis à Madrid. Louis en rencontra sans doute quelques-uns, en particulier Augustin Queneau dont la maison était accréditée depuis longtemps et entretenait des relations suivies avec Le Couteulx et Cie.

Madrid déçut le voyageur. La capitale du roi catholique avait une allure provinciale. Les rues n'étaient pas plus sales qu'à Paris mais il y avait peu de verdure, de grands parcs ou de monuments grandioses. Tout juste quelques palais sévères. L'opulence semblait s'être réfugiée dans les églises où les vierges étaient couronnées d'or, où les saints portaient rubans et ornements mais à la porte desquelles s'agglutinaient les mendiants. La ville paraissait aride malgré quelques fontaines charmantes. De nombreux marchands munis d'énormes outres proposaient de boire frais contre menue monnaie. Les mantilles donnaient aux femmes l'attrait du mystère. Elles avaient un maintien sévère et parfois des yeux de braise.

Entre Madrid et Cadix, la route traversait les paysages grandioses de la Sierra Morena qui sépare l'Andalousie de la Manche. Cette chaîne était naguère désertique et jouissait de la plus mauvaise réputation. Elle n'était alors fréquentée que par des contrebandiers, des bandits et quelques bohémiens qui passaient pour manger les voyageurs après les avoir détrossés.

Depuis une dizaine d'années, la région avait entièrement changé d'aspect. La route était large et bien entretenue, environnée de collines verdoyantes et bordée de loin en loin par les maisons des colons qu'avaient attirés un *ilustrado* dont le nom était sur toutes les lèvres. Pour la première fois, Louis entendit parler de « l'Assistant de Séville », Don Pablo de Olavide. Ce Péruvien d'origine avait été chargé par le roi et par son ministre, le comte d'Aranda, de peupler et

1. Le futur Philippe-Égalité.

de mettre en valeur cette zone désolée en y implantant des colonies de cultivateurs et d'artisans.

Pour l'Europe éclairée de la fin du siècle, Olavide demeurerait, à travers les vicissitudes de son existence, l'homme « qui avait peuplé les déserts de la Sierra Morena. » Attirés par ses soins, de nombreux colons allemands et suisses avaient réussi à développer la montagne gorgée de soleil et à l'animer de petites industries. C'était, au centre de l'Espagne corsetée par l'Inquisition, une sorte d'Eldorado où se côtoyaient races et religions, un espace de liberté de conscience et de prospérité. Olavide avait donné le nom du souverain à la capitale de ces colonies, La Carolina, et s'y était fait construire un palais. Mais il n'y séjournait plus. La rumeur bruissait à présent de ses malheurs.

Au cours de l'été « l'Assistant de Séville » avait été appelé à Madrid pour répondre de ses « crimes » devant l'Inquisition qui l'accusait d'être hérétique et « teinté des principales erreurs des philosophies matérialistes du temps. » Le comte d'Aranda, éloigné du pouvoir en 1773 et nommé ambassadeur à Paris, n'était plus là pour l'aider et le roi lui-même ne pouvait rien contre l'Inquisition dont le dernier grand procès se préparait.

Louis se sentait assez indifférent au sort de cet homme fameux dont il venait de découvrir l'existence. Comment pouvait-il se douter que la vie aventureuse d'Olavide le conduirait en France et qu'il aurait à y partager les dangers courus par sa famille aux jours les plus noirs de la Terreur ?

Plus il cheminait en Andalousie, plus Louis était séduit par l'harmonie de la nature et la splendeur des villes. Il aurait aimé séjourner à Séville malgré l'ardeur d'un soleil qui lui faisait regretter les brouillards normands ; mais le voyage avait été long et il avait hâte d'arriver à Cadix. Il tomba dans les bras de ses cousins La Noraye.

Laurent, de deux ans son aîné, l'attendait avec d'autant plus d'impatience qu'il s'appêtait à prendre le chemin de Paris et voulait mettre Louis au courant des affaires. Celle dont il l'entretint d'abord n'avait rien à voir avec le commerce. « Lorenzo » était amoureux et

pressé d'avouer un penchant que son frère n'encourageait pas. La jeune Espagnole avec laquelle il entretenait une liaison passionnée était au pouvoir d'un père jaloux. Aux confidences que lui fit son cousin, Louis comprit que, douée d'une grande beauté et de beaucoup d'esprit, la demoiselle n'offrait ni l'avantage du nom, ni celui de la fortune. Mis au courant, Jean-Barthélémy Le Couteulx, qu'en l'absence de son père disparu Laurent considérait comme son tuteur, prodiguait des conseils de prudence. On ne badinait pas avec l'amour dans la famille. Il fallait donc persuader mère et oncles que ce projet d'union méritait leur bénédiction. Mais tel ne fut pas, on s'en doute, l'avis des parents consultés. Ils avaient pour Laurent de plus grandes ambitions. Aussi le jeune homme revint-il, l'air soucieux, à la fin de l'été, ses amours espagnoles étant désormais sans avenir.

Entre-temps, Louis avait fait la connaissance de tous les négociants français qui menaient grand train dans ce port prospère. L'un d'eux, Pierre Le Normand était, avec Pierre Desportes, l'associé de la maison Le Couteulx. Un autre Rouennais, son cousin Simon Le Normand, se préparait à quitter l'Espagne pour se consacrer, à Paris, à l'importation des piastres, en association avec Le Couteulx et Cie. Les négociants de Saint-Malo étaient représentés par les Magon et les Lefer. Tous semblaient au comble de la prospérité bien qu'ils évoquassent souvent les menaces qui pesaient sur eux.

Les hommes d'affaires étrangers avaient toujours marqué de l'intérêt pour l'Espagne et son empire, intérêt qui ne diminua pas, bien au contraire, à l'avènement d'un Bourbon sur le trône de Madrid. À partir de ce moment le foisonnement des marchands français s'intensifia dans la péninsule, en particulier à Cadix où Rouennais, Havrais et Malouins s'installèrent à l'embouchure du fleuve d'or venu d'Amérique, bien décidés à en tirer le meilleur profit. Les « pactes de famille » successifs, en particulier celui qui fut signé en 1761, allaient faciliter, mais jusqu'à un certain point seulement, leurs entreprises.

Au dire de ses responsables, la maison Le Couteulx avait été la première, lorsque Colbert voulut affranchir la France du tribut qu'elle

payait à l'Angleterre en se fournissant en draps britanniques, à importer en Normandie les laines d'Espagne. « Elles ont, autant que la main-d'œuvre, fait la réputation des draps d'Elbeuf », affirmaient les négociants de la rue Montorgueil qui se flattaient d'avoir enrichi l'industrie de l'Andalousie et de l'Estramadure en favorisant l'importation de leurs laines¹. Un siècle plus tôt, les Rouennais commerçaient déjà avec les empires coloniaux du Portugal et de l'Espagne. Les plus prestigieuses maisons de commerce françaises comprirent vite qu'elles devaient posséder une filiale dans le port andalou, centre quasi exclusif des richesses provenant des Indes occidentales et du Brésil. Implantée en 1722, la maison Le Couteulx allait profiter pleinement, jusqu'aux années les plus noires de la Révolution, des échanges avec l'Amérique et c'est à Cadix que s'édifierait, pour une bonne part, sa grande prospérité. Symbolisant la haute banque catholique, elle avait un important avantage sur ses rivales protestantes dans les affaires avec l'Espagne. Parmi les soixante-dix firmes françaises, elle figurait dans le peloton de tête des six ou sept maisons classées « première catégorie », seules à avoir des dimensions internationales.

Le réseau marchand français de Cadix disposait de multiples connexions et était d'une remarquable puissance. L'importante colonie, regroupant plusieurs centaines de nos compatriotes, se rassemblait en une entité, « la Nation française », qu'administraient trois députés², sous la juridiction de leur consul. Celui-ci, Montgelas, était un personnage considérable si l'on en juge par le nombre des nationaux qu'il avait à administrer et à protéger des tracasseries espagnoles. Il était en outre pour Sartine, son ministre de tutelle, un informateur précieux.

1. Mémoire adressé à Berryer par Jean-Barthélémy Le Couteulx de Canteleu. Archives de famille.

2. D'après les registres des assemblées de la « Nation française » de Cadix, tenus à jour par le consul de France, différents membres de la famille Le Couteulx ont rempli, à tour de rôle, les fonctions de « député de la Nation française ». Jacques-Jean du Molay, Jean-Barthélémy de Canteleu portèrent ce titre qui revint aussi à Jean-Louis de La Noraye et à son frère Laurent (en 1775, puis à plusieurs reprises jusqu'en 1783). Archives du ministère des Affaires étrangères.

Le « pacte de famille » était souvent bafoué. Ne stipulait-il pas que le pavillon français devait être traité avec la même faveur que l'espagnol ? Or, à plusieurs reprises, on avait essayé d'interdire nos bâtiments de guerre. Montgelas en avait été indigné, comme il se montrait furieux des vexations que l'Inquisition faisait subir aux négociants accusés de contrebande - « jusqu'à leur placer le pistolet sur la poitrine. » En fait la contrebande était bel et bien, pour les étrangers, une des seules façons de tourner la loi qui les excluait, en principe, du commerce avec l'Empire espagnol.

Les démarches entreprises à Madrid par le marquis d'Ossun pour régler les litiges se heurtaient à la mauvaise volonté du ministre Floridablanca, très anti-français, qui avait succédé au comte d'Aranda. Aussi l'arrivée, au mois de juin, du duc de Chartres fut-elle la bienvenue et apaisa-t-elle pendant quelque temps les relations entre les deux communautés.

Venu par terre avec un train important pour rendre visite à Charles III, le cousin de Louis XVI prolongea ensuite son voyage jusqu'à Cadix. Vêtus de manteaux de drap vert brodés d'or et de pantalons de toile blanche¹, les Français le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et lui firent présent d'un beau cheval d'Espagne, « tout habillé, sans limite pour le prix. » La région entière accourut pour assister à la fête somptueuse que la Nation française de Cadix organisa en hommage au jeune prince. La maison Le Couteulx, taxée à chaque occasion officielle selon ses moyens qui étaient grands, participa amplement aux débours.

Le corps de la Nation s'associait régulièrement aux célébrations qui saluaient les triomphes et les deuils du roi de France ou de Sa Majesté catholique. En 1746, la maison Le Couteulx avait fortement contribué aux dépenses occasionnées par les somptueuses cérémonies funèbres qui avaient été célébrées à la mort de Philippe V. Il en avait été de même lors de la disparition de Louis XV. Le deuil décrété par le marquis d'Ossun avait été ouvert par une messe grandiose dans l'église Saint-Louis, entièrement tendue de drap noir.

1. Récit en espagnol de la visite du duc de Chartres à Cadix. Archives de famille.

Tout en ayant l'impression d'être à l'autre bout du monde, Louis de Caumont se sentit au cœur des affaires. Corsetée de murailles, ses rues étroites bordées de hautes maisons blanches, la ville, encombrée et vivante, était un centre de commerce, d'activité et d'information à nul autre pareil. Située à la fois sur les routes des Indes orientales et occidentales, à courte distance de Séville et de Gibraltar, c'était une étape obligatoire pour les vaisseaux au long cours, bateaux de guerre ou de commerce, dont les hautes mâtures se balançaient dans la rade. Les corsaires français et espagnols y faisaient souvent leurs entrées avec les navires qu'ils avaient capturés. À cette époque où naissaient les conflits mondiaux, la course avait pour mission de porter la guerre économique sur mer et de s'attaquer au soutien logistique de l'ennemi. Pendant la guerre d'Amérique, les bâtiments du roi de France allaient devenir corsaires à l'occasion et s'emparer de navires marchands anglais.

Plaque tournante du grand capitalisme international, Cadix était l'entrepôt de l'Europe, le port d'où partaient vers l'Amérique espagnole et les Indes occidentales les produits manufacturés venant de Flandre ou de Picardie mais surtout les articles en provenance de Haute Normandie. On y voyait arriver les faïences et les belles toiles de Rouen « aux fleurets blancs », blanchies sur pré et marquées du timbre de la ville. Les armateurs français assuraient une bonne part des échanges entre la France et l'Espagne et exportaient aussitôt les marchandises à bord de navires espagnols.

Les négociants de Cadix disposaient d'un réseau de correspondants outre-Atlantique. La maison Le Couteulx était représentée à la Nouvelle-Orléans, à Charlestown et Baltimore ; en Amérique du Sud elle avait un comptoir au Brésil, aux Antilles, à Saint-Domingue et à la Martinique. Tous ces correspondants recueillaient les fonds produits par les ventes et expédiaient vers l'Espagne des denrées coloniales : coton, sucre, épices, cuivre, étain, laine de vigogne du Pérou, quinquina, café, indigo ou cochenille venus des îles. Mais les flottes et les galions, attendus au large des côtes par les frégates qui les escortaient à bon port, n'avaient pas de chargement plus précieux

que les quadruples d'or et les piastres d'argent provenant de l'empire espagnol.

Une fois parvenue à Cadix, cette marchandise inestimable était en partie captée par les maisons étrangères, françaises surtout et, légalement ou en contrebande, transportée par mer vers les ports ou par terre vers la frontière pyrénéenne.

Grâce à son empire, l'Espagne était alors la source presque unique des métaux précieux dont le monde entier avait besoin¹. Une très grande proportion de ces richesses passait en France pour régler les importations espagnoles, financer le commerce avec l'Asie et surtout alimenter les hôtels des monnaies qui les transformaient en écus-métaux ou espèces monnayées. De moindre importance était la demande des orfèvres. Paris était devenu le centre mondial du commerce de la piastre, grande affaire des principales maisons de Cadix.

Celle que dirigeaient les Le Couteulx se taillait la part du lion. Dès leur arrivée à Cadix, Jean-Louis et Laurent de La Noraye s'initièrent au commerce si profitable de la piastre qu'ils continueraient à gérer à leur retour en France. Aux dix-sept employés aux comptes de la maison s'ajoutait la nombreuse main-d'œuvre des boutiques. Une autre activité, moins lucrative, certes, que l'exportation de l'argent-métal, mais non négligeable, occupait la maison Le Couteulx et était pratiquée par toutes les firmes importantes établies à Cadix : le « prêt à la grosse aventure ».

Il s'agissait pour elles de financer l'armement des flottes et galions espagnols en drainant des fonds en provenance des maisons-mères. L'opération, indispensable au commerce espagnol, représentait un placement relativement sûr bien qu'assez peu rentable². C'était, en définitive, un investissement de père de famille, malgré des excep-

1. Les records d'extraction de métaux précieux dans les colonies espagnoles ont été battus entre 1780 et 1790. Michel Bruguère, *Commerce transatlantique et exportation des métaux*, 1988, Casa Velasquez.

2. La Conception, un des navires commandités par Le Couteulx pour se rendre à Vera Cruz rapportera 6 % d'intérêts sur le prêt concédé, El Astuto et Le Bon Conseil, affrétés pour Lima, 11 %. Charles Carrière, *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. xvii, 1970.

à la clémence ? Il sera parmi les 139 pairs qui voteront la mort du maréchal.

Prise dans son âme et conscience parce que Ney avait trahi, cette décision dut peser lourdement au libéral convaincu. Il s'oppose par la suite à la majorité de la Chambre introuvable et juge sévèrement la folie de ces ultras auxquels le duc de Richelieu, premier ministre, s'oppose vigoureusement. La Chambre introuvable sera dissoute le 5 septembre 1816.

Il reste à Jean-Barthélémy deux ans à vivre dans les honneurs conservés et la prospérité retrouvée. Le 20 décembre 1817, il a la satisfaction de voir sa paierie devenir héréditaire. Son fils aîné, Barthélémy-Alphonse, sera donc pair de France le moment venu. Auditeur au Conseil d'État, il est aussi Inspecteur général des manufactures de la Couronne. Il épouse Mathilde de Talhouët dont il aura cinq filles. La survivance du nom Canteleu sera assurée par les deux fils qu'a donnés à Charles-Emmanuel son épouse, Pauline Legendre d'Ozembray.

Jean-Barthélémy est heureux, dans son vieil âge, de savoir que plusieurs vaisseaux portent à nouveau sur les mers le pavillon Le Couteulx : Le Canteleu, en particulier, un navire de 222 tonneaux, doublé de cuivre, qui assure la ligne Le Havre - La Nouvelle-Orléans¹. La tradition des grands armateurs rouennais est maintenue. Pas pour longtemps cependant, car c'est avec témérité que Louise de Verclives s'est lancée dans l'armement et le commerce maritime à la mort de son mari. Mais Jean-Barthélémy n'apprendra pas le triste épilogue que connaîtront les entreprises de sa nièce. Il s'éteint à 72 ans, le 18 septembre 1818, à Farceaux.

1. À la mort de Barthélémy-Pierre de Verclives, neveu et filleul de Jean-Barthélémy, Louise Le Couteulx, son épouse, qui a dans ses veines le sang des armateurs Foäche, se lance à son tour dans des affaires d'exportation et d'armement. Elle fera faillite en 1824. La branche Verclives disparaît avant la fin du siècle.

...

...